

Séminaire

Depuis quelle terre ferme ?

Séance d'ouverture — la surprise, la théorie de la situation, l'individu devenu profil

Collectif Malgré Tout

Transcription revue et horodatée · durée de l'enregistrement : 1 h 54

Note éditoriale. Cette version est une mise au propre de la transcription automatique des sous-titres : l'encodage a été corrigé, les hésitations, répétitions et tics oraux ont été retirés, la ponctuation et les paragraphes rétablis, et les noms propres rectifiés (Whitehead, Merleau-Ponty, Simondon, Deleuze, Kusch, Châtelet, etc.). Le sens et l'ordre du propos sont conservés. Chaque paragraphe est précédé du timecode (h:mm:ss) de son début dans la vidéo. Les intertitres sont ajoutés pour faciliter la lecture. Les passages inaudibles ou incertains sont signalés par [...]. Nous vous invitons à relire les noms propres et références avant diffusion.

Ouverture : la méthode organique

- 0:00:05** Bonsoir à tous, toutes. On recommence cette année le séminaire. Je sais qu'on le dit souvent, mais notre méthode, notre mode d'exposition, est pour nous un mode organique ; pour certains, c'est un mode bordélique. Il est organique en ce sens que nous n'avancons pas de façon linéaire (« on a expliqué ceci, après on explique cela, et encore cela »). Avec Bastien, comme nous écrivons nos livres, c'est un mode spiralaire : on revient en faisant du surplace, sans avancer, et pour aller vers l'avant on a l'air d'aller en arrière.
- 0:01:06** C'est notre manière de penser et d'exposer. Ce n'est pas que nous nous forçons à le faire ainsi, mais ce n'est pas non plus la défense d'un truc bordélique : nous ne l'avons jamais cherché. Même dans les livres, malgré les efforts des éditeurs pour rendre les choses linéaires, nous essayons toujours de garder un peu ce mode d'exposition en spirale. C'est que nous sommes convaincus qu'il y a des choses dont on ne peut pas parler sous n'importe quelle forme.
- 0:01:55** Pour certains c'est tout à fait clair, pour d'autres c'est peut-être nouveau, mais quand nous nous plaçons d'un point de vue décolonial — Rodolfo Kusch, par exemple, oppose le monde du *ser*, non linéaire, avec un objectif patriarcal, viril, etc., à ce mode d'être qu'est l'*estar siendo*, le fait d'être là —, on ne peut pas exposer depuis cet être-là de façon linéaire. On comprendrait, mais trop vite.
- 0:02:32** Nous sommes convaincus que, bien que nous utilisions des mots, que nous écrivions, qu'il y ait une certaine rationalité, il y a aussi quelque chose comme de la surprise face à ce que nous sommes en train de dire — que cela sorte bien ou mal, je n'en sais rien. C'est par là que nous allons commencer aujourd'hui : la surprise de ce qu'on est en train de dire, cet effet de rencontre avec quelque chose, où la compréhension implique toujours une modification.

Les trois laboratoires : information ou perturbation

- 0:03:19** Si quelqu'un est intéressé, nous pouvons d'ailleurs faire parvenir les travaux en cours. Nous avons trois petits laboratoires : un de biologie, un qui travaille sur l'IA, un autre de psychosocial. Tous travaillent sur l'hypothèse de la singularité des vivants. Pour le laboratoire de biologie, nous avons commencé à écrire sur la différence entre information et perturbation.
- 0:03:52** En biologie, il y a une opposition très forte, aux conséquences énormes, entre dire que ce qui passe dans une synapse, ce qui arrive au cerveau, est une information, ou dire que c'est une perturbation. La différence est énorme. Si ce qui arrive au cerveau est une information, c'est une représentation, et dans la représentation il y a déjà le mode de décodage de cette représentation : une représentation représente quelque chose, bien ou mal.

- 0:04:40** Dans une perturbation, un organisme vivant, un organe, une synapse — différents niveaux d'organicité — est perturbé par un stimulus du milieu, ou venu d'un autre neurone, peu importe, à travers la membrane. Tous les travaux de Varela, et ceux de la neurophysiologie, sont étonnamment majoritairement du côté de la perturbation. Mais le tsunami algorithmique a fait que l'on parle d'information codée qui passerait à travers une membrane.
- 0:05:34** La perturbation provoque une action de l'autre côté de la membrane, mais une action qui a à voir avec le mode d'organisation qu'il y a de ce côté-ci. Chaque organisme, chaque niveau d'organisation, va produire des choses différentes à travers la perturbation. Une perturbation est asémantique : elle n'a pas de sens, pas de code, ce n'est pas une représentation. Il y a quelque chose d'univoque, non parce que cela signifie quelque chose, mais parce qu'il n'y a pas d'universalité au niveau de la signification.
- 0:06:38** Toute connaissance univoque pose problème quand on étudie Spinoza et quand on lit Deleuze : ce qui est univoque n'est pas un savoir symbolique. Si je dis que je sais quelque chose d'univoque, j'en ai en réalité une représentation équivoque, une interprétation qui se prête à d'autres interprétations. Dans la langue, rien ne nous permet d'avoir un savoir univoque : tout y est représentation et interprétation.
- 0:07:34** Quand Deleuze parle d'univocité, il parle pour nous du point de vue biologique, et cela se voit très clairement quand on lit depuis les sciences humaines, où cela devient compliqué. D'un point de vue biologique, c'est très clair : l'univoque, c'est une action de stimulus asémantique qui ne dit rien à personne, mais qui provoque un fonctionnement de l'autre côté de la membrane. C'est très important, parce que cela touche à ce que nous voulons comprendre quand nous parlons.
- 0:08:15** De temps en temps, je vous raconterai aussi le travail du laboratoire d'IA : un groupe d'ingénieurs, femmes et hommes, qui se demandent par exemple si un programme peut se reconnaître, s'il peut avoir une entité, une singularité. Nous travaillons là-dessus.
- 0:09:00** [...] Je suis parti dans un tiroir, je le referme. Je ne me souviens plus pourquoi je me suis mis à raconter ces choses sur l'univoque, mais ce n'est pas grave — non, c'était très intéressant.

La surprise et la philosophie sauvage

- 0:09:35** Je sais pourquoi je disais cela : nous cherchons à approfondir ce qui semble très antiacadémique à certains, mais qui est pour nous plutôt un éloge — un éloge anticartésien, si l'on veut — de cette méthode organique. Souvent on comprend trop vite ; on parle des choses de façon très compréhensible, mais ces choses ne percutent pas. Dans notre mode d'exposition, nous essayons de perturber : qu'il n'y ait pas simplement une compréhension des sujets, mais que, dans ce « blabla » avec des mots, quelque chose de la perturbation, de l'univoque, provoque cette surprise de la philosophie.

- 0:10:54** Car la philosophie, c'est cela : dans les marges, des formes bien déterminées restent floues. Chaque fois qu'on essaie de faire de la philosophie de façon linéaire, claire, en s'attachant seulement à la raison, quelque chose nous échappe : la surprise.
- 0:11:25** Je me souviens qu'en étudiant des questions de physique quantique, deux copains venus d'une formation d'ingénieur comprenaient très bien la chose, alors que j'avais beaucoup de doutes sur la physique relativiste, sur certains points concrets de la rupture spontanée de symétrie. Ils expliquaient, mais rien de tout cela ne les avait fait tomber par terre de surprise. Or la rupture spontanée de symétrie, c'est la théorie scientifique qui explique l'émergence du monde et des choses : pourquoi existe-t-il des formes ? Ils connaissaient toutes les formules, beaucoup mieux que moi, et il y avait quelque chose qui clochait. Comment peut-on parler de la façon dont quelque chose existe sans tomber sur le derrière ?
- 0:12:56** Nous sommes bordéliques, nous faisons de la philosophie sauvage, et nous le revendiquons : si l'on ne cherche pas, malgré les mots et les concepts, cette univocité de la sensation, quelque chose est loupé. Aujourd'hui nous allons donc commencer par ces points : la surprise, l'étonnement, le fait d'être ébranlé.

Programme de l'année : la théorie de la situation

- 0:13:43** Le premier point : ce que nous allons essayer d'approfondir cette année, c'est la théorie de la situation. Aujourd'hui, nous revenons une nouvelle fois sur pourquoi cette théorie, d'où elle vient, quel besoin elle recouvre. Faire de la philosophie pratique, c'est répondre à des besoins. C'est ce qu'écrit Nietzsche : penser, ce n'est pas réfléchir, c'est penser ce qui se donne à penser, ce qui s'impose. Les artistes connaissent cela : un artiste est traversé, victime d'un besoin esthétique d'une forme, et il la suit ou ne la suit pas.
- 0:14:35** Pour nous, la théorie de la situation correspond à un besoin d'époque, un besoin vital. Les références seront Whitehead, Michel Henry, Merleau-Ponty, Simondon, Sartre, et bien entendu Spinoza — grosso modo notre petite constellation.

Le sentiment d'une « folie du monde »

- 0:14:52** Nous voyons bien qu'aujourd'hui, de façon plus accentuée que jamais, il y a dans le sens commun une surprise face aux menaces, aux guerres. Depuis une vingtaine ou une trentaine de jours, on voit toutes ces déclarations, jusqu'à l'ONU, disant que l'IA peut détruire la vie sur la planète. Et la surprise que nous avons eue cet été : voir que le réchauffement climatique n'était pas une histoire en l'air. Cela fait longtemps que nous disons : regardez si vous avez des moustiques sur le pare-brise de votre voiture. Tout à coup les gens se rendent compte qu'ils n'en ont plus, et que polliniser, c'est compliqué — en Chine, il y a maintenant de grandes campagnes de pollinisation à la main.

- 0:16:25** Nous sommes dans un moment pivot, qui n'est pas sans rapport avec la montée de certaines extrêmes droites fanatiques, qui veulent rassurer par la recherche de boucs émissaires à tout prix. On entend partout dénoncer la folie du monde, la folie des guerres. L'autre jour, quelqu'un me disait « c'est la folie des guerres » ; j'avais du mal : je ne vois pas en quoi la guerre en Ukraine ou le massacre à Gaza seraient une folie nouvelle par rapport au génocide des Arméniens, des Juifs, des Indiens. Il est difficile de voir où est la particularité.
- 0:17:30** Nous sommes tout à fait d'accord qu'il se passe quelque chose d'inédit ; ce n'est pas la folie meurtrière des humains, qui ont toujours excellé dans la capacité de s'entretuer, de se torturer, de se massacrer. Ce que nous voulions marquer, avec Bastien, c'est qu'il manque quelque chose dans ce lieu commun, si partagé aujourd'hui, dans cette sensation que nous vivons une folie, que ce n'est pas possible.
- 0:18:23** Ce qui manque est au cœur de notre travail : depuis quel point de vue dénonce-t-on cela comme folie ? Tout le monde dit que c'est une folie. Dans ce chaos, ce qui manque, c'est de dire : depuis quelle terre ferme peut-on l'énoncer ? Depuis quelle non-folie ? Le séminaire d'aujourd'hui aura deux parties : la première, une présentation en gros menu de ce que nous allons développer ; et le premier point portera sur le regard de l'individu.

La fin des « terres fermes » de la modernité

- 0:19:21** La folie, pour être dénoncée comme telle, exige un certain point de vue sur la sagesse, sur ce qui ne serait pas fou. Or nous sommes dans une époque où toutes les terres fermes qui permettaient de juger ce qui se passe ont peu à peu disparu. La première, la plus importante en Occident, celle qui a fondé le monde moderne et colonial, est celle des monuments hégéliens : le sens de l'histoire, le réel est rationnel et le rationnel est réel ; peu à peu, grâce à la raison, on va conquérir l'émancipation, vaincre la rareté. Ce point de vue s'est autodétruit.
- 0:20:28** Il n'était pas à côté de la plaque, et ce n'était pas qu'une vue de l'esprit : le monde s'est autoconstruit. Il y a, dans la modernité, une autoconstruction du monde qui correspond à cela. Nous en avons beaucoup parlé l'année dernière ; nous y reviendrons, mais je dis deux mots pour que cela ne finisse pas en tiroir dans une armoire.

Autoproduction du monde, virtualité, substance

- 0:20:56** Quand nous parlons d'autoconstruction du monde, c'est pour aller au-delà du binarisme colonial, patriarcal, etc. Nous concevons la concrescence — pour prendre ce concept de Whitehead —, la création du monde, comme une autocréation dans laquelle les entités individuelles, humains, pierres, arbres, sont postérieures à un mouvement d'individuation, pour parler comme Simondon : on part de préindividuels, qu'il identifie comme un niveau métastable, que Deleuze appelle la virtualité, la différence en tant que différence, la différence en train de se différencier. Je ne peux que vous conseiller de lire *Différence et répétition* dix fois, jusqu'à comprendre un peu : cela en vaut la peine. Deleuze y présente ce magma chaud, cette virtualité pure, qu'il appelle la différence en soi. Platon, bien qu'il ne soit pas tout à fait un camarade de parti, l'appelle le réceptacle : le sans-forme, l'*apeiron*. Le sans-forme fait peur, mais c'est de lui qu'émerge toute forme.
- 0:23:02** Notre concept d'autoproduction du monde part de cette base matérialiste. C'est un automouvement de la matière — comme Whitehead le présente, comme Simondon : une autoexpérimentation de la matière qui produit des formes. Dans un langage scientifique plus occidental, ce serait la rupture spontanée de symétrie. Nous identifions là les deux attributs de la substance — nous n'allons pas l'appeler la matière, mais la substance : l'étendue et la pensée.
- 0:24:06** À ce niveau très précoce de l'émergence des formes, l'attribut étendue et l'attribut pensée sont, chez Spinoza, parallèles : c'est le parallélisme spinoziste. Mais pour comprendre ce que nous disons, il est très important de voir que l'attribut pensée ne renvoie pas à la pensée symbolique : il renvoie à l'émergence des formes dans l'étendue. Spinoza, malgré son côté subversif et radical, reste comme tout le monde prisonnier de son époque et de l'anthropocentrisme : il donne tous les éléments pour comprendre que l'attribut pensée est un attribut ontologique très présymbolique, mais il ne va pas jusqu'à le dire, et il reste pris au piège.
- 0:25:32** On se casse la tête parce que, dans le symbolique, on est dans l'équivoque, l'interprétation, la représentation. On a alors du mal à voir ce qu'est une idée adéquate et en quoi ce parallélisme est réel : si d'un côté il y a des processus de l'étendue, matériels pour aller vite, et de l'autre la pensée symbolique, comment fait-on ? Cela voudrait dire qu'il y a une bonne représentation. Les étudiants en philosophie, les lecteurs de Spinoza ont du mal à différencier l'idée adéquate d'une bonne représentation. Or une idée adéquate est ce qui libère la puissance d'agir ; ce n'est pas une bonne représentation, parce que la représentation reste dans l'équivoque et l'interprétation. L'idée adéquate, c'est quand les formes, consubstantielles à l'étendue, produisent une bonne forme capable de libérer la puissance d'agir ; elle est inadéquate quand elle n'en produit pas.
- 0:27:01** Voilà pour un petit tiroir sur l'autoproduction du monde : des formes émergent de la virtualité. Au niveau de la virtualité, de ce magma, il n'y a ni sujets ni objets ; mais dès qu'il y a individuation, il y a des sujets, des objets et des interprétations — et pour qu'il y ait interprétation, il faut trois éléments : un sujet, un objet et l'interprétation, plus ou moins bonne, sans interprétation finale : ce sont des exégèses.

- 0:27:50** Dans la modernité, concrètement, a émergé une forme d'autoproduction du monde qui est la forme sujet-objet-nature-interprétation. Pour nous, chaque mode d'autocréation du monde n'est ni plus vrai ni moins vrai que l'autre. Ce n'est pas que, dans l'époque hégélienne, on ne savait pas qu'il y avait sujet et objet ; ce n'est pas que Descartes se trompait. Ce que nous disons, c'est que, dans les modes d'individuation, dans les modes d'autoproduction du monde où intervient l'agir des humains — parfois beaucoup trop, comme dans l'anthropocène —, le facteur humain n'est pas un spectateur passif.
- 0:29:01** Je vous le lance comme cela, nous y reviendrons : il y a un moment où le monde est newtonien. Non pas parce qu'on ne connaissait pas la relativité générale, mais parce que, à un moment donné, les modes d'autoproduction du monde correspondent à ce que la théorie de ces modes, c'est Newton. L'année dernière, j'ai dit cela, et je m'arrête là sur l'autoproduction — d'ailleurs, grâce à Christien, vous pouvez revoir ce séminaire sur YouTube, sur sa chaîne.

Un monde est consistant mais incomplet : l'exemple du cinquième postulat

- 0:29:53** Un élément de plus, parce que je sais que je n'avance pas. On s'est dit : la théorie newtonienne est la théorie d'un monde qui s'est structuré ainsi ; alors la relativité générale était-elle sous-jacente, présente mais inconnue, une découverte ? Notre position matérialiste, phénoménologique, est de dire : tout monde — par monde, on entend un ensemble autoconstruit, autoproduit — est consistant, il a une consistance logique, sans incohérence, mais il est incomplet. Consistant, mais avec des bords non étanches.
- 0:31:01** Je ne me souviens pas si j'ai déjà donné ici l'exemple du cinquième postulat. C'est l'exemple qui me parle beaucoup, mais chacun doit chercher les siens. Euclide met en forme, en système, la géométrie : il dit que toute la géométrie est contenue dans ses cinq postulats. Or quatre postulats d'Euclide sont consistants et fonctionnent ; le cinquième, qui dit que par un point extérieur à une droite passe une seule parallèle, a toujours fait du bruit, comme on dit aujourd'hui. Faire du bruit, c'est cela, l'incomplétude.
- 0:32:21** Derrière les bruits ne se cache pas le vrai monde : derrière les bruits se cache la virtualité, le chaos, qui questionne toute forme, qui met en danger toute forme. C'est là le *conatus*, l'effort pour être : toute consistance, toute forme est en permanence dans l'effort de ne pas tomber dans le sans-forme. Le cinquième postulat, d'abord Lobatchevski, puis Riemann, plus tard encore [...] : ils le questionnent à un moment donné où il y a ce flou de forme. On peut penser qu'une forme, à une époque, est consistante ; mais ce n'est pas le périmètre qui définit la forme, c'est la puissance intérieure. Et tout à coup, depuis la marge — cela se passe de la même façon dans les processus sociaux —, quelque chose insiste, insiste, insiste jusqu'à contaminer et mettre en cause la puissance même de la forme. Il y a un moment pivot, qui n'est jamais radical : il reste de l'ancien, il y a du nouveau, il y a du flou.

0:34:20 Avec l'histoire du cinquième postulat, on comprend : pendant des siècles, des millénaires, le monde s'est autoconstruit, et ce qu'Euclide formalise n'est pas performatif. Euclide n'a pas formé le monde ; comme toute théorie, la théorie parle de la façon dont le monde est en train de se construire. Quand Descartes parle du sujet, des objets, il représente, de façon non univoque, comment le monde s'autoconstruit à ce moment-là. Et il y a les bruits : à l'époque de Descartes, ils portent un nom et un prénom : Baruch Spinoza. Mais ce sont aussi des processus matériels : les philosophes ne construisent pas le monde, ils participent à sa construction, mais ils parlent de la façon dont le monde se fait. Plus on est philosophe, plus on est sensible à l'incomplétude.

L'épuisement du monde moderne

0:35:43 Nous sommes presque au premier point. Nous sommes en train de sortir de l'épuisement de ce monde-là. Pourquoi tant de développements ? Parce que ce serait une erreur de croire que la modernité s'est trompée — que la modernité coloniale, patriarcale, s'est trompée, et qu'une autre vérité était sous-jacente. Non : il y a une autoproduction objective et matérielle du monde qui connaît une naissance avec une grande force, des mouvements pivot par rapport à l'époque classique, puis le développement et l'épuisement de cette forme. L'épuisement arrive matériellement quand continuer à habiter le monde ainsi le détruit. Nous y sommes : le monde se détruit, quelque chose n'est plus viable.

0:36:43 Quand nous demandons « depuis où dit-on qu'il y a une folie ? », c'est un problème, parce que pendant quelques siècles — pas beaucoup —, la modernité coloniale a réussi à construire, à détruire et à mettre en cause les vivants en très peu de siècles. Mais pendant la modernité coloniale, on pouvait dire, depuis une position hégélienne, marxiste, positiviste, peu importe, qu'il y avait une consistance : c'est-à-dire, justement, une terre ferme depuis laquelle énoncer une folie.

0:37:32 Depuis l'antipsychiatrie — c'était il y a longtemps, malheureusement —, nous refusions aux collègues de se prendre pour la terre ferme. Le pauvre David Cooper n'était pas arrivé à développer ces points, mais nous disions : toi, en tant que psychiatre, tu n'as pas le droit de te considérer comme la terre ferme, ni ta théorie, ni ta normalité. Nous disions qu'il y a une puissance révolutionnaire dans la folie — sans nier la souffrance des malades —, que l'on est en train d'écraser. Aujourd'hui, les mouvements des genres disent à l'hétérosexuel : tu n'es pas la terre ferme. C'est le père ou la mère patriarcale qui critique la définition de l'enfant ; et quand on dit à son enfant ou à n'importe quel jeune « mais attends, qu'est-ce que c'est que ça ? », ils sont les pattes en l'air. Pourquoi ? Parce que l'hétérosexualité binaire coloniale a les pattes en l'air : le monde qui l'a produite, dans lequel elle s'est individuée, n'existe plus.

0:39:30 C'est là que la théorie de la situation, que nous développerons toute l'année et les années suivantes, est notre hypothèse ontologique : depuis où peut-on aujourd'hui juger, considérer, comprendre le monde d'agir ? C'est la partie programmatique : vers où nous allons.

Le devenir et ses « gouttes »

- 0:40:13** Cela s'oppose au monde substantialiste de la modernité occidentale, des essences qui précèdent l'existence. De ce point de vue, Sartre est un précurseur de l'avancée décoloniale : l'énoncé existentialiste, « l'existence précède l'essence », est une pensée décoloniale, parce qu'il questionne tous les sens. Quand Simone de Beauvoir écrit « on ne naît pas femme, on le devient », elle dit qu'il n'y a pas d'essence femme, il y a un devenir. Nous verrons peu à peu la question du devenir ; elle pose un problème, parce que le devenir aussi exige quelque chose qui te permette de dire « ça devient ».
- 0:41:10** Ce problème traverse toute la philosophie occidentale, et nous le verrons dans deux cas extrêmes. Whitehead, le philosophe des processus, qui dit que tout est processus, qu'il n'y a pas d'objet : à un moment donné, il glisse sur une peau de banane et trouve un point ferme depuis lequel il pense les devenirs, une fixité. Même dans la tradition néoplatonicienne, chez Damascius par exemple, il y a une théorie du devenir ; mais l'Occident, depuis son berceau, a établi que les essences étaient là d'une façon ou d'une autre, et le devenir comme un accident. Il est donc très compliqué pour nous de penser en devenir : le devenir est toujours jugé d'une façon ou d'une autre depuis une fixité.
- 0:42:36** Je dis juste deux mots, que nous développerons un autre jour. Je peux conseiller un philosophe et mathématicien français, vraiment philosophe du devenir : Gilles Châtelet, très puissant, qui a écrit *Les Enjeux du mobile* — je vous donnerai les références, c'est un très beau livre. C'est rare de trouver des penseurs qui pensent le devenir sans glisser, à un moment ou à un autre, sur une peau de banane, sans qu'il y ait quand même un point fixe depuis lequel on le pense.
- 0:43:36** Si tout devient, alors... Héraclite dit : il y a la continuité du devenir, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, etc. Whitehead dit : non, il y a le devenir de la continuité — ce n'est pas un jeu de mots : il identifie dans le devenir des unités de devenir. Nous le dirons plus tard : c'est la différence entre le temps de la montre, le temps colonisé, et la durée, comme dirait Bergson : la durée est variation d'intensité. Ces unités de devenir, appelez-les continuité, monades, peu importe : ce sont comme des gouttes de devenir. En physique, il y a toute une physique de la goutte, parce qu'une goutte est quelque chose de très particulier : il y a une membrane, c'est une unité.
- 0:45:23** Ces gouttes de devenir, nous allons voir comment les penser à travers les principes simples de la relativité de Galilée, et comment comprendre le devenir sans exiger cette peau de banane de quelque chose de fixe. Voilà pour la deuxième partie ; passons au point d'aujourd'hui.

L'individu devenu profil

- 0:45:50** Aujourd'hui, nous disons : le monde hégélien, positiviste, marxiste — nous ne parlons pas ici des critiques des auteurs, nous disons comment cette époque s'est autopersuadée — s'épuise et se transforme en son contraire : les promesses du futur, y compris marxistes, se transforment en menaces. Tout paraît chamboulé. Il y a encore peut-être soixante ans, personne ne critiquait la croissance : elle était synonyme de bien, l'innovation technologique était synonyme de progrès, et le progrès voulait dire : on marche toujours plus vers la terre promise, que ce soit le communisme scientifique ou l'âge de l'esprit hégélien.
- 0:47:12** Or n'importe qui sait aujourd'hui, et s'il ne le savait pas, cela fait un mois qu'on nous le rabâche, que la technologie n'est pas que du bon. N'importe qui sait que voyager en voiture est très sympa, mais que la voiture pourrit l'atmosphère. La terre ferme du progrès, la terre ferme moderne, est frite. Alors : qu'est-ce qui reste ? Qu'est-ce qui a survécu à ces désastres — désastre non pas parce que la modernité serait un désastre : elle n'est ni un désastre ni le contraire, c'est un mode de développement de l'être.
- 0:48:05** Étonnamment, tout tombe : la foi dans le progrès, la foi dans une vérité unique, la croyance que la technologie allait nous libérer, la croyance dans la possibilité d'une justice mondiale. Et il reste l'individu, tout seul, tout petit, en train de dire « mais j'existe ». C'est comme une sorte de petit cartésien qui n'a pas le monde de Descartes : il ne dit pas « je pense », il dit « j'existe », et « à chacun sa vérité ». Alors l'individu existe, et on se dit : c'est peut-être une petite erreur sympathique ? Mais ce n'est pas que l'on soit naïf de se sentir individu. Jean Malaurie, qui avait beaucoup travaillé chez les Inuits, racontait que, pour eux, plus on se sent individu, plus on est coupé de ce qui nous donne l'existence : pas seulement la population, mais tout l'écosystème.
- 0:49:38** L'individu n'est donc pas simplement un naïf qui croit exister : c'est la figure dangereuse, forte et conquérante de la destruction actuelle. Le monde de la haute technologie et du néolibéralisme est le monde de l'individu sans socle : l'individu déterritorialisé, fluide, qui n'a rien à voir avec la figure géniale de l'individu d'Abélard, d'Héloïse, de l'anarcho-individualisme, l'individu qui pense par lui-même. Même Descartes, c'est un individu glorieux — c'est la seule fois de l'année où je parle bien de Descartes. L'individu actuel, lui, se pense tout à fait libre : il se sent libre parce qu'il ignore ses chaînes. Absolument libre : personne ne peut rien lui imposer.
- 0:51:00** Ces individus déterritorialisés ne sont même plus des individus : ce sont des profils numériques, algorithmiques — la cheville ouvrière du néolibéralisme technologique actuel. Le profil numérique, c'est à travers lui que nous nous formons et nous disciplinons. Ce n'est pas un petit naïf qui se trompe : c'est la figure même de la destruction du monde et de la vie. Il y a une métamorphose, une rupture absolue avec l'individu glorieux de la modernité, y compris cartésien : une nouvelle formation qui nous fait croire libres parce que déterritorialisés, parce que nous n'avons à obéir à rien, pour mieux obéir, suivre, et nous formater selon des besoins sériels, et qui rend tous les liens du monde néolibéral et technologique possibles. Notre position n'est pas technophobe, mais aujourd'hui la technologie est à 99 % au moins capturée par ce devenir monde néolibéral, dominateur, destructeur.

Singularité, simulacre, multiplicité agissante

- 0:52:38** Cet individu, il faut l'analyser. Qu'est-ce qu'un individu ? Une singularité. Quelle est la différence entre vous, moi et le simulacre néolibéral ? Le simulacre néolibéral n'est pas une singularité. Une singularité est un mode d'existence qui précède toute essence. Le simulacre n'a même pas d'essence : il a une série d'étiquettes, et il fonctionne. Il revendique un libre arbitre, une conscience — « j'agis d'après ma conscience », « moi, je décide » —, récupérant des bribes de la modernité glorieuse pour se légitimer.
- 0:54:00** Aujourd'hui, nous allons commencer à attaquer cette figure de l'individu, en reprenant là où nous nous étions arrêtés avec Merleau-Ponty : en parlant de situation, il dit « ma première situation, c'est mon corps ». Nous disions : cela suppose un moi qui énonce depuis une extériorité, « mon corps ». Nous concevons la singularité d'une personne — je parle de personnes, non d'individus-simulacres — comme une multiplicité agissante.
- 0:54:52** C'est là que quelque chose choque et que nous devons aller au fond : que signifie pouvoir s'expérimenter comme multiplicité ? Que signifie non pas libérer l'individu du pouvoir, mais nous libérer du pouvoir de l'individu ? L'individu est une forme de pouvoir : ces petits simulacres qui se croient libres mais sont tout le temps branchés à tous les réseaux, obéissent à leur banquier, suivent la mode, etc. C'est une figure panoptique, archi-colonisée, qui va se sentir comme une unité : « c'est moi », une unité entourée d'autres unités.
- 0:55:50** D'un point de vue phénoménologique, nous disons : comme le dit Merleau-Ponty, une singularité est composée par un corps, et on comprend une situation comme un ensemble de vecteurs. Nous définissons une situation comme un espace vectoriel, un ensemble de vecteurs qui produisent, reproduisent et modifient en permanence la résultante qui oriente la situation. Le moi qui dit « mon corps », ma multiplicité, ma première situation, n'est pas un vecteur extérieur : c'est un vecteur de plus. Cette conscience réflexe, qui existe chez les humains et sous d'autres formes chez les animaux, n'est pas le centre.
- 0:56:46** Cette identification de la multiplicité à la conscience, c'est l'homme, le simulacre néolibéral, qui, depuis son individualité, décide librement quoi faire. L'homme du libre arbitre est comme l'âne de Buridan, entre une meule de foin et de l'eau — il y a différentes versions : il est entre deux meules de foin, il crève de faim et meurt parce qu'il est indécis ; il n'a pas de libre arbitre. Nous, nous pourrions choisir la meule de gauche ou de droite, parce que nous avons un libre arbitre. Or cette croyance dans le libre arbitre est, pour nous, l'un des noyaux fondamentaux qui font qu'aujourd'hui la figure, le simulacre de l'individu, représente un barrage à toute nouveauté.

0:58:08 Pour nous, la question du libre arbitre bourgeois, idéaliste, n'est pas un détail. L'identification de la multiplicité de la personne à la dimension de la conscience, qui aurait un libre arbitre grâce à la raison, est un barrage qui empêche une nouveauté, une émancipation, un nouveau mode d'alliance, de travail, d'imaginaire subversif contre la destruction du monde. Comme le disait Marcos, le Mexicain, aujourd'hui on ne lutte pas pour un programme, on lutte pour défendre la vie, parce que le néolibéralisme s'attaque à la vie.

L'exemple de *Morts sans sépulture* : la torture et le libre arbitre

0:59:10 Prenons un exemple chez Sartre, qui a été très mal interprété, de mon point de vue. C'est dans une pièce de théâtre terrible, en tout cas pour les gens qui ont eu mon expérience de la prison et de la torture : *Morts sans sépulture*. Un groupe de quatre ou cinq jeunes, une fille, des garçons, sont enfermés dans une salle d'école, prisonniers de la Gestapo parce qu'ils ont fait un attentat, et ils attendent la nuit d'être torturés. Ils se disent : ceux qui parleront mourront en traîtres, ceux qui ne parleront pas seront des héros. Et l'un d'eux dit : tu imagines le boulanger, là, dans la rue, il dort tranquille, il se lève, fait son pain, la guerre sera finie, il ne sera ni un héros ni un traître. Alors que nous, qui avons milité, qui avons mis en jeu notre vie, si nous parlons, nous serons des traîtres.

01:00:55 Je parle en ayant été torturé très longtemps et en ayant perdu pas mal de copines et de copains : pour vous, c'est peut-être théorique, mais je vous assure que c'est un biais pour comprendre cette horreur qu'est la croyance au libre arbitre. C'est vrai que tu vas te découvrir, très vite, traître ou héros. Et Sartre dit : nous sommes condamnés à être libres. L'interprétation du concept de liberté est absolument erronée : ce n'est pas que l'être soit libre, l'être est la liberté — dans la tradition existentialiste.

01:01:51 Il ne s'agit pas d'un moment où ma conscience, librement, va choisir de parler ou de ne pas parler. Ce moment-là n'existe pas. C'est l'horreur de la croyance dans l'individu conscient : qu'à un moment donné, quelqu'un, on ne sait pas pourquoi, ait décidé de parler et l'autre de ne pas parler. Croyez-moi, cela n'existait pas. À tel point que, dans la prison, bien que j'aie eu la chance de ne pas parler et que j'aie été un peu gradé dans la résistance, j'ai imposé qu'on ne moralise pas les passages à la torture. Quelle est la question ? Si nous pensons la personne comme une multiplicité agencée...

01:02:56 ... au moment de la douleur, des cris, des doutes, de la solitude totale, il n'y a absolument aucune conscience qui décide, comme l'âne de Buridan, de bouffer la meule de gauche ou de droite. À ce moment-là, il y a ton corps, tes synapses, ton foie, ton histoire, tes amours, tes goûts, tes dégoûts : une sorte de chaos multiple.

- 01:03:36** Je me souviens d'une discussion avec un camarade qui coordonne justement les laboratoires de biologie, un oncologue anarchiste. Il me disait : si tu nies le libre arbitre, cela veut dire que Videla, le dictateur argentin, qui était un tortionnaire, et toi, un résistant, il n'y a plus de valeur. Mais le problème, c'est qu'il y a une intoxication coloniale et linéaire qui dit qu'il y a une conscience qui surnage au-dessus des corps, au-dessus de la situation, et qui nous mettrait à égalité — comme si, à un moment donné, tout à fait métaphysique, nous avons été tous les deux la conscience vide, et que, tel l'âne de Buridan, j'aurais choisi de résister parce que je suis gentil. Mais cela n'existe pas : il n'y a aucun moment dans lequel je suis dans la même situation, dans la même position que l'autre. Mon corps, mon histoire, mes goûts, mes dégoûts, les odeurs, tout compte : face à cette épreuve de la douleur et de l'horreur, on peut aller plus ou moins par ici ou par là. C'est cette multiplicité agissante.
- 01:05:39** Et à aucun moment il n'y a ce retour colonial binaire. Je m'y suis opposé, j'ai réussi : s'il y a quelque chose dont je suis orgueilleux dans ma vie, à part mes trois filles, c'est d'avoir été le type qui a dit : c'est fini de juger, « il a parlé » ou « il n'a pas parlé ». L'argument était : moi-même, en tant que responsable militaire, j'ai eu plus d'échecs que de réussites dans les actions, et personne ne m'a jugé ; or dans les pires combats, où tu es tout seul, si tu échoues, pourquoi te jugerait-on ?
- 01:06:17** Allons plus loin : quelle est l'interprétation erronée des personnages de Sartre ? C'est comme si, après la torture, ils allaient découvrir une essence — « je suis un traître » ou « je suis un héros ». Mais en fait, ni avant ni après il n'y a d'essence : il y a une existence dans la tempête de ce moment-là. Après, il y a eu un moment où l'on n'a pas pu faire le poids, ou l'on a pu — mais c'est un moment. L'horreur du libre arbitre est l'horreur de la morale, détestée par Nietzsche et par nous : la morale qui s'oppose à l'éthique. L'horreur de cet individu, c'est l'idée d'une morale qui s'impose et qui va découvrir une essence. Et le sens de l'individu devenu simulacre, profil ? L'essence, c'est l'étiquette.
- 01:07:36** Après ces moments d'épreuve, il y a un devenir qui continue. Mais l'interprétation « maintenant je saurai qui je suis » est un piège — le piège narcissique de pas mal de militants, qui, dès que quelqu'un a fait le poids ou non, parce qu'il a eu peur, qu'il a pu ou n'a pas pu, font des hiérarchies. Cela vaut la peine d'ouvrir ce tiroir un peu. Je parle ici à Paris, mais même en France et un peu partout, il est intéressant que les militants le sachent : nous avons tout intérêt à avoir une vision de ceux qui agissent comme êtres en devenir. Autrement, si l'on croit que les forces et les faiblesses à certains moments définissent une naissance, alors, au nom de la liberté, on a recolonisé l'ensemble dans une hiérarchie substantielle.

L'amitié avec la fragilité : l'effort pour être

- 01:08:59** Il est très important d'entrer en amitié avec la fragilité, car le devenir est tout ce qui s'oppose à la dureté de la pierre. Les gars confrontés à la torture sont libres, mais pas comme la pierre : la pierre, mécaniquement, si tu la lâches, elle tombe. Nous disons : le vivant, y compris les plantes, l'ensemble des vivants, ne se comporte pas comme une pierre. Le vivant est un effort pour être, c'est-à-dire un effort pour rester même dans les changements permanents : celui que je suis, je le suis dans un changement permanent. Cette identité, ce « même », comme on le verra plus tard, n'est pas vu depuis un point fixe. Comment penser la mêmeté d'un organisme sans se mettre dans un point métaphysique depuis lequel on regarde les états passés ?
- 01:10:38** Je pense que, dans cet exemple chez Sartre, en le refroidissant un peu — sans aller aux extrêmes comme la torture —, nous pouvons comprendre à quel point la réduction de la multiplicité existentielle à un noyau, à une essence, est ce qui aujourd'hui fait barrage. Et quelle est l'essence de cet individu devenu profil ? Celle qui fait que chacun de nous est convaincu, comme un esclave, qu'il est libre, qu'il a le choix et que c'est lui qui décide.

La situation donne l'être

- 01:11:37** Or, d'un point de vue situationnel, c'est la situation, en tant qu'ensemble, qui donne l'être à chaque entité individuelle. Il y a différents types de situations : une personne, un groupe de personnes, un écosystème. Nous verrons la question de la situation plus tard, mais nous disons que c'est la situation qui donne l'être. Cela veut dire que ce n'est pas à chaque membre, à chaque entité déjà individuée de la situation, qu'appartient cette épaisseur, cette profondeur ontologique. On n'existe que comme des plis de ce continuum — comme dirait Deleuze en interprétant Leibniz —, le continuum de la substance, de la situation.
- 01:12:49** À un moment donné, il va dire : attention, ce continuum — que Whitehead appelle les continuums résistants, ce magma, cette virtualité, cette différence en train de se différencier —, si nous pouvons dire que quelque chose existe, c'est quand même parce que ce continuum doit avoir des unités. Tout le travail de la théorie de la situation passe par comprendre comment ces unités de continuité, ces unités de durée, pour parler comme Bergson, se composent, se recomposent, se dissolvent. Une situation est un élément d'une autre situation ; et quand une unité situationnelle fait partie d'une autre situation, cette situation englobante fait à la fois partie de chacun des éléments de l'autre.
- 01:14:02** À quoi je participe n'est pas une situation englobante : ce à quoi je participe est élément de ma situation. Les situations sont une pure dynamique, un pur chaos, dans lequel toute entité individuée est une monade, comme le dit Leibniz — après, nous nous séparons de lui à un moment —, qui englobe le monde sous une certaine forme. Le monde n'est pas ce qui englobe les monades : il est ce que l'interaction entre les monades exprime. C'est l'expression de Spinoza : chaque situation, sous une forme différente, exprime le monde. Il n'y a pas de monde englobant.

01:15:32 Voici donc un deuxième piège du monde de l'individu : c'est le monde de l'individuel et du global, deux entités métaphysiques. Ni l'individu n'existe substantiellement en dehors de la situation, ni la globalité n'existe de façon englobante. Être une singularité, c'est être un mode d'expression du monde sous une certaine forme.

Contre la « magie » holiste

01:16:17 On pourrait alors dire : tout ce qui arrive modifie tout. Mais s'il n'y a pas d'unités, pas de gouttes de devenir, alors si monsieur Franck joue de la clarinette à [...], il me modifie. Cette vision holiste est une vision magique. Une vision magique, par rapport à une vision scientifique — pas rationnelle, ce n'est pas pareil, nous verrons —, est une vision dans laquelle je ne me vois pas obligé d'établir une suite consistante entre objets. Si je sors un lapin d'un chapeau, il me manque quelques segments, car un chapeau n'est pas le ventre d'une lapine. La magie est cette pensée d'une influence en discontinuité.

01:17:29 Cela ne veut pas dire que ce soit une erreur : il ne s'agit pas de disqualifier la magie. D'un point de vue anthropologique et culturel, il y a un mode de penser et de vivre la magie que l'on ne peut pas disqualifier, parce que c'est autre chose. Mais il y a une magie que nous laissons de côté, la magie holistique très à la mode, très nuage : ce que j'ai fait modifie le monde — tu t'assois, tu médites, ... —, une magie bête et impuissante. Alors, que fait-on ? Si Franck joue de la clarinette, en quoi nous modifie-t-il ? C'est là que nous avons besoin d'unités de continuité, d'une consistance qui, sans être complète, est consistante mais incomplète. Sous un certain mode, Franck qui joue de la clarinette influence les continuums résistants ; mais il faut faire très attention.

Kusch : le monde de l'*estar*, sans objets

01:19:13 Si nous voulons penser une ontologie décoloniale, donc une ontologie du devenir et non d'entités fixes... Rodolfo Kusch, philosophe-anthropologue décolonial argentin que nous suivons — il y a des traductions en français —, oppose, ce qui peut nous sembler caricatural, mais il faut le voir dans son époque, les années soixante, le monde indien, d'où il vivait, au monde de la ville. Il faut comprendre le monde de l'*estar siendo* : le présent consistant, réel, qui n'est pas juste le temps de la montre qui passe. Il l'oppose au monde du *ser*, le monde ascensionnel où l'on est toujours dans le manque à être, où l'on n'est jamais là. Dans le monde de l'être-là, celui de l'Indien, dit-il, il n'y a pas d'objet.

01:20:34 Comment, pas d'objet ? Il a une hache, un couteau, une tente, des casseroles — pas beaucoup d'objets, effectivement, mais il en a. Que veut dire « il n'a pas d'objet » ? Je vous conseille vraiment de lire Kusch : il est pour nous un modèle de philosophie sauvage. Il fait de la philosophie comme cela, avec une puissance incroyable. Même dans la critique de la raison occidentale, il publie dans les années soixante un livre — on croyait qu'il était fou, nous étions un peu de l'autre côté politiquement —, qui s'appelle *Éloge de la barbarie*. Nous étions plutôt dans la ligne connue en France comme « socialisme ou barbarie ».

01:21:51 Pourquoi pas d'objet ? Parce que le couteau dont l'Indien se sert, qu'a peut-être fait le grand-père, dont il sait d'où vient le métal, combien de fois on a changé la poignée, n'est pas séparé de lui. C'est un ensemble : Indien, couteau, casserole, lama, chien. Dans la ville, dit Kusch, c'est « la cour arrière des objets » — pour les hispanophones, *el patio de los objetos*. Dans le monde des sujets et des objets, les objets finissent par noyer les gens : c'est le monde de la séparation, le monde binaire, colonial, patriarcal, cartésien. Dans le monde de l'Indien, il n'y a pas d'objet.

Le défi : penser le devenir avec des unités

01:23:28 Pour revenir aux besoins d'une philosophie, d'une théorie, d'une pratique situationnelle : quel est le défi ? D'accord, il y a l'Indien, le couteau, le lama, la montagne : il y a une continuité. Mais attention aux dangers de cette continuité, qui serait la continuité du devenir, où les limites de la goutte... Si vous regardez un peu la physique de la goutte, c'est très rigolo : la goutte a une membrane, faite de liaisons chimiques, bien entendu. Il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut penser, habiter, expérimenter un monde décolonial, un monde qui résiste à ces réalités néolibérales, qu'il est très important de comprendre que le devenir n'est pas un chaos de dispersions permanentes. Il y a des unités de devenir qui résistent, et ces unités sont propres à l'organisme vivant. C'est la dispersion néolibérale qui les met en cause.

01:24:54 C'est l'autre point auquel il faudra revenir : les mondes hégélien, marxiste, positiviste de la modernité étaient des mondes d'unité organique. Quand l'individu avait une substance, une consistance — c'est la fameuse phrase de Hegel que je cite tout le temps, dans la *Philosophie de l'histoire*, au chapitre sur la ruse de l'histoire —, les individus, vaquant à leur activité égoïste, ignorent qu'ils servent un objectif commun : chacun fait son truc, mais tout va vers la synthèse. Il y a l'affirmation, les individus, la négation entre eux, et la synthèse. Dans le monde de la modernité, l'individu a une substance parce que, quoi qu'il fasse, même la pire des choses, il sert, en tant que négativité, la synthèse. Par contre, l'individu devenu profil de la postmodernité, vaquant à ses activités, va à ses activités : il n'y a aucune organicité qui les réunisse.

Le monde de la dérégulation

01:26:25 Le monde d'après la modernité a deux courants. Le courant majoritaire intègre la fin de toute unité : les néolibéralismes, les technodictatures démocratiques — pour nommer ce que fait Milei en Argentine : nous le disons non par idéologie gauchiste, mais parce que la démocratie devenue seulement une question quantitative de combien de gens ont voté n'est pas la démocratie. La démocratie, ce sont des pouvoirs, des contre-pouvoirs, des divisions du pouvoir à la Montesquieu, des contre-pouvoirs dans la rue : quelque chose de très complexe. Eux gardent une caricature de démocratie, quantitative — « beaucoup m'ont voté » : ce sont des tyrans démocratiques technocratiques.

- 01:27:21** Que fait Macron, que fait Milei ? Ils comprennent que le monde de l'unité, c'est fini ; qu'il n'y a plus que la dispersion absolue, et ils la mettent à fonctionner. Tout ce qui essaie de créer un nouveau type d'unité est qualifié de réactionnaire : toute limite, éthique, morale, familiale, biologique, médicale, peu importe. Pour le néolibéralisme technologique, il n'y a pas du tout continuité avec la modernité : c'est une rupture absolue. Toute forme est à démolir. C'est la dérégulation : Milei a carrément un ministère de la Dérégulation. La dérégulation veut dire le posthumain : on va créer de toutes pièces un humain, et il faut déréguler. Dans les collectifs argentins, une camarade, Florence Carabacal, a beaucoup travaillé sur les dérégulations patriarcales : comment on essaie de déréguler les périodes menstruelles, comment l'appropriation du corps de la femme passe par des dérégulations.
- 01:28:55** Cet épuisement de la modernité a laissé le champ ouvert à un monde de la dispersion, dont la cheville ouvrière est l'individu désubstantialisé, déterritorialisé, qui est un profil et se croit libre, mais c'est une pure dispersion. C'est pourquoi toutes les théories nuage, un bouddhisme mal digéré, mal compris, qui parlent du devenir — « tout est devenir, laisse-toi aller, tout est bien » —, sont l'image de la réaction individualiste.
- 01:29:41** Aujourd'hui, on pourrait dire qu'il y a trois personnages en dispute. Il y a l'ancien humanisme anthropocentrique, qui dit « non, mais l'humanité... » : le problème, c'est que cela ne correspond plus à un socle consistant d'époque. Ils sont sympas, les progressistes, mais ils n'arrivent pas à toucher à la vie. Et il y a le monde triomphant de la dérégulation, de la sérialisation, de la rupture des taux limites en vue d'un pur fonctionnement : ça fonctionne, ça fonctionne, ça fonctionne.
- 01:30:28** C'est pourquoi c'est tellement important, et c'est ce que nous allons essayer de voir cette année : comment une ontologie décoloniale du devenir doit trouver un socle dans lequel il y a une unité, en évitant que cette unité glisse sur la peau de banane de nouvelles substantialités fixes. Il est très important de pouvoir penser en devenir avec des unités de devenir, sans retomber dans le besoin d'une fixité métaphysique quelconque. Car cela, le monde néolibéral technologique l'a très bien compris : aucune unité métaphysique n'ordonne le chaos néolibéral. Rien ne doit l'ordonner.
- 01:31:21** Voyez : location des ventres, vente d'organes... Il dit qu'aider un pauvre, c'est lui enlever sa liberté. Vous savez que bientôt Macron va recevoir Milei, la semaine prochaine : il y a une pétition qui circule sur les sites du collectif, pour dire que nous ne sommes pas tout à fait d'accord. Si quelqu'un peut aller balancer des tomates à Macron, c'est bien, sauf qu'il va récupérer les tomates et les vendre. C'est pour cela que, dans ce monde, rien ne doit résister au changement.
- 01:32:23** Milei a fait quelque chose de peu connu en France : vous savez comment il appelle son mouvement ? Le mouvement libertaire. Il dit « je suis libertaire » : c'est vexant pour les anarchistes, pour les libertaires. Il est anarcho-capitaliste, un libéral, qui dit : la liberté totale. Il est l'avant-garde, mais Macron et tout le monde ont compris que, dans le monde chaotique en destruction, nous sommes passés d'un monde où la droite, l'extrême droite, la gauche proposaient chacune un mode d'intégration différent — il y a soixante-dix ans, la droite, la gauche, l'extrême gauche proposaient des modes d'organisation du monde différents — à un monde où l'intégration est finie.

01:33:43 Ce que Macron a compris, ce que Milei a compris, ce que Trump a compris et fait : il n'y a plus d'intégration, plus de promesses. C'est pourquoi il n'y a pas de programmes, il n'y a que des candidats qui se vendent. Il y a plus de promesses dans le monde néolibéral de la dérégulation : il y a la volonté d'être avec ceux qui vont se sauver et d'écraser ceux qui vont payer les pots cassés.

Comment dépasser les binarismes sans tomber dans la dispersion ?

01:34:17 Dans ce monde-là, c'est très compliqué, parce que s'opposer à l'humanisme régulateur, il faut faire très attention : il ne faut pas s'opposer à l'humanisme progressiste depuis la destruction néolibérale qui dit « toute forme est une merde ». Prenons la théorie des genres : vous dites « attendez, cette histoire de mâle-femelle, c'est un binarisme métaphysique très dur ». D'accord. Mais depuis où s'oppose-t-on au binarisme ? Si je m'oppose au binarisme depuis le néolibéralisme, qui dit que tout est possible, je suis absolument récupéré.

01:35:05 Nous allons finir là-dessus aujourd'hui. La question est : comment pouvons-nous nous opposer aux binarismes coloniaux et les dépasser, maintenir cette incomplétude du chaos de la virtualité qui met en cause toute forme, sans aller jusqu'au point réactionnaire, au piège de dire que toute forme est à détruire ? Car notre question est : quelles sont les formes qui peuvent aujourd'hui protéger la justice, la vie, l'égalité ? Pendant très longtemps, être de gauche signifiait attaquer les formes dominantes, et le piège de la gauche, c'était de penser trop à comment détruire les formes dominantes sans penser suffisamment à ce que seraient les formes d'après. C'est comme cela qu'on est tombé dans des dictatures.

01:36:06 C'est pourquoi nous disons : résister, c'est créer. Il faut résister à la destruction, à la réaction, mais en créant des formes nouvelles qui, sans tomber dans un substantialisme, un essentialisme, puissent à la fois s'émanciper du patriarcat colonial binaire et lutter — non pas résister, lutter — contre la dispersion néolibérale. Ce n'était pas l'intention de Whitehead, mais c'est ce que dit la continuité du devenir : il n'y a pas de goutte, pas d'unité, seulement le devenir de la continuité, c'est-à-dire le devenir des unités. La prochaine fois, nous verrons, grâce à Galilée, comment penser ces unités de devenir sans faire appel, une fois encore, à quelque chose de fixe.

Échanges avec la salle

01:37:17 Voilà. La prochaine fois, c'est le 14 octobre — je m'en souviens parce que, les derniers mois, je me tire en Argentine, donc je peux dire n'importe quoi, je m'en vais. Y a-t-il des questions — pour les personnes présentes, pas celles qui sont sur Zoom, sinon c'est un bordel. Quelqu'un veut-il poser une question, intervenir par rapport à ce qui a été dit ?

01:38:05 **Question.** Tu as écrit il y a presque une vingtaine d'années un livre qui s'appelle *Le Mythe de l'individu*. Est-ce que, d'après toi, l'individu d'il y a vingt ans est le même qu'aujourd'hui ?

- 01:38:18 Réponse.** Quand j'écris *Le Mythe de l'individu*, on commençait à voir la désubstantialisation, le vidage de l'individu glorieux de la modernité : il devenait un mythe. J'opposais alors l'individu multiple, du côté de la personne, à l'individu unidimensionnel. Mais on était très loin de la production de l'individu comme profil : cet être qui s'identifie à son profil et qui est en interface avec les mondes et les autres à travers lui. Sincèrement, c'était de la science-fiction d'y penser. À l'époque, j'ai opposé la figure de la personne, multidimensionnelle, territorialisée, à celle de l'individu qui se vide peu à peu. Aujourd'hui, ce que nous travaillons avec Bastien depuis quelques années va au-delà de cet individu vidé, simulacre panoptique : c'est ce désir de devenir profil. La prochaine fois, nous avancerons sur l'idée des unités situationnelles et sur la critique de la raison.
- 01:40:10 Question.** Au début, tu as fait une différence entre information et perturbation. Je n'ai pas bien compris. Tu reliais l'information à la représentation et tu disais que c'est la vague des algorithmes qui avait fait dominer le concept d'information. Mais ta définition de la perturbation me semblait être celle de l'information : l'information binaire, régie par la loi du tout ou rien, rendue comme telle dans les réseaux de neurones, qui ne porte pas d'information mais uniquement un signal. Je ne comprenais pas ce que venait faire la représentation.
- 01:41:09 Réponse.** En biologie, on ne veut pas casser les pieds, alors on dit : bon, il y a eu une information. Par exemple, tu dis « tiens, le vent souffle de la droite : c'est une information ». C'est là que je fais le lien avec la représentation : dans la représentation, son interprétation est dedans. Dans le stimulus asémantique, le sens est donné par l'organisme qui est perturbé. Dans la perturbation, il n'y a pas de contenu informationnel qui préexiste ; la perturbation, c'est un X à partir duquel on produit quelque chose selon l'autoréférentialité d'un organisme. L'information, elle, présuppose un continu informationnel qu'à la limite on peut transmettre, traduire ; un input qui présuppose un output, et s'il y a un problème, c'est une erreur de transcription. Dans la perturbation, il n'y a pas de continu préexistant : il y a une discontinuité donnée par l'existence d'un organisme auto-organisé.
- 01:42:41** Aux gens du laboratoire de biologie, je dis : vous pensez vraiment qu'il y a quelque chose de codé qui passe ? Ce que tu dis est vrai d'un point de vue neurophysiologique : ce n'est pas binaire, c'est tout ou rien dans la synapse. Mais dans la synapse, il ne passe pas de message en morse : ce qui passe, c'est une charge électrique, tout ou rien. L'idée, c'est la transduction : il n'y a pas de traduction, ce qui serait l'information ; il y a un stimulus qui dérange l'autre côté, et avec ce dérangement l'autre côté produit quelque chose. Je cogne le plancher de ma barque, le poisson va vers le fond, les oiseaux s'envolent. La révolution varélienne de la perception, c'est cela : il n'y a pas de perception, il n'y a que des perturbations. Le cerveau ne reçoit aucune perception ; il reçoit des perturbations avec lesquelles il fabrique quelque chose. Cela ne veut pas dire un solipsisme dans lequel, dehors, il y aurait le bordel — c'est un débat long.

- 01:44:36 Question.** Aux origines des réseaux de neurones, il y avait quand même une grande inspiration de Whitehead : l'idée que c'étaient des perturbations et que l'individuation se faisait au niveau du cerveau, à travers les objets éternels de Whitehead. J'avais l'impression qu'avec le temps, cela s'était transformé en information, en représentation.
- 01:45:06 Réponse.** Tout à fait. Là où Whitehead glisse sur une peau de banane, c'est que les objets éternels sont une formation qui préexiste : il laisse la porte ouverte à une information dans l'autre sens. Au départ, c'est très drôle : les biologistes disent « la cellule reçoit l'information qu'il fait froid ». Non : la cellule ne reçoit pas l'information ; elle reçoit, à travers la membrane, une perturbation qui, avec elle, provoque la sensation de froid ou ce que ce soit. La transduction : un stimulus venant de l'espace A dérange l'espace B auto-organisé ; avec ce stimulus, B construit une image, auditive, visuelle, sensitive. L'information voudrait dire que l'image est déjà là, et qu'elle apparaît de façon traductive de l'autre côté de la membrane.
- 01:46:39** Quand vous parlez avec des biologistes, vous découvrez une contrebande de toute l'idéologie de l'information. Si ce qui passe est vraiment de l'information, il n'y a aucune singularité du vivant : les robots intelligents sont comme nous, et les transhumanistes ont raison — nous sommes un agrégat améliorable et adaptatif. Or ce qui est propre au vivant — un organisme, une culture, une civilisation —, c'est de ne pas être adaptatif. Nous ne recevons pas d'information : nous recevons des stimuli avec lesquels nous faisons ce que nous pouvons. Les néolibéraux parlent de *fitness* : il faut s'adapter. Tu avais ta boulangerie, tu n'as plus ta boulangerie, tu es dans la rue : il faut s'adapter, fais autre chose. C'est ce que travaille Angélique avec la pédagogie des compétences, cette éducation adaptative.
- 01:48:08** Il y a là un point fondamental : sur quoi se base aujourd'hui la réaction qui détruit le monde ? Le propre du vivant, c'est qu'il ne s'adapte pas. Plus il peut se développer, plus il peut explorer des possibles, et parmi eux émerge, de façon aléatoire ou non, une voie qui lui permet de vivre malgré les changements, ou de vivre encore mieux. Il y a une charge réactionnaire fondamentale chez ceux qui parlent aujourd'hui de pédagogies adaptatives, de psychologies adaptatives, de médecines adaptatives, de toutes les techniques de *green washing* adaptatif. De l'autre côté, il y a le développement de la puissance organique : plus l'organisme est puissant, plus il trouve de voies. Je n'aime pas le mot « résilience », c'est un peu la tarte à la crème ; mais il ne faut pas la penser comme Cyrulnik : plus on a de puissance, plus on trouve des voies. C'est cela, les idées adéquates.
- 01:49:43** Spinoza pour biologistes, refroidi — non, clarifié. Face à un stimulus, l'organisme : si les formes restent trop liées à la passivité, au premier genre de connaissance, il suit les stimuli, et en les suivant il peut survivre ou non : il y a des passions joyeuses, des passions tristes. Le deuxième genre, c'est quand l'organisme peut émettre des hypothèses, des images qui ne sont plus des images à lui — dépersonnalisées —, des images qui composent avec d'autres éléments : les chats, les chiens, nous, peu importe. Et cela, c'est une idée adéquate.

01:51:18 Je ne vous dis pas cela comme la messe du dimanche matin, mais je vous propose d'explorer cette hypothèse : dans notre groupe de travail, la question adaptation ou exploration, perturbation ou information, est vraiment le pivot qui sépare l'hypothèse de l'organique de celle de la destruction néolibérale. Transduction veut dire : avec un stimulus X, il y a de l'autre côté une réaction Y qui n'est pas une traduction, c'est la singularité. C'est pourquoi chacun de nous est une singularité : avec le stimulus X, chacun produit quelque chose.

01:52:17 Plus nous devenons profil, plus nous sommes normés, disciplinés par la machine, et plus nous sommes dépendants, parce que nous déléguons des fonctions. Quiconque fonctionne avec le GPS sait ce que veut dire perdre des possibles organiques. C'est ainsi que l'on est colonisé : la délégation vers des fonctions informationnelles enlève la puissance d'exploration. Mes premiers travaux publiés, sur la neurophysiologie de la perception, allaient dans ce sens : j'ai été surpris de trouver, d'un point de vue neurophysiologique, à quel point il y avait une diminution de la puissance cérébrale par délégation de fonction.

Clôture

01:53:18 Bon, écoutez, merci beaucoup d'être venus à cette première séance. La prochaine est le 14 octobre. Pour celles et ceux qui sont en différé sur YouTube, ou sur Zoom, et qui veulent intervenir ou demander quelque chose : vous pouvez écrire au site du Collectif Malgré Tout, qui vous donnera toutes les informations. Merci beaucoup.